Depuis la cessation des pluies, les communications à travers les terres chaudes sont devenues faciles, quelques detachements de troupes sont employés à ameliorer la route entre Chiquihuite et Orizaba.

La place de la Vera-Cruz renferme dans ses magasins des approvisionnements considérables en vivres de toute nature destines au ravitaillement de l'armee. 1,700 mulets et 250 voitures expédies du continent américain et de l'île de Cuba sont arrivés dans ce port.

En résumé, si aucun événement militaire important ne s'est produit au Mexique depuis le dernier courrier, la situation de l'armée s'est considerablement améliorée, en ce sens que les reserves de vivres vont en augmentant chaque jour et que la confiance des populations s'accroit à mesure que leurs rapports avec nos troupes deviennent plus frequents. On peut donc entrevoir le moment où l'armee marchera en avant dans les conditions indispensables au succès de ses operations.

La fregate cuirassée la *Normandie*, partie de la Havane le 5 février, est arrivee aux Saintes le 11 du même mois. L'île à Cabrit avait été disposee par les soins du contre-amiral Reynaud pour recevoir l'équipage de la fregate dans les etablissements à terre ; 250 hommes sont ainsi parfaitement installés à terre dans des logements sains et bien aéres.

Le capitaine de fregate Olivier, commandant de la *Normandie*, est reste à bord pour diriger certains travaux qui sont exécutés notamment par quatre vingt-dix matelots noirs.

Le 25 janvier, il n'y avait pas un seul malade dans l'equipage de la *Normandie*, et les convalescents se retablissaient promptement. Quelques jours devaient suffire pour achever la purification de la cale, et on pensait que la fregate serait en mesure de faire voile pour rentrer en France dans le courant du mois de mars.

Les ordres sont donnés pour que la *Normandie* opère son retour des qu'elle sera prête. (*Moniteur.*)

Le *Constitutionnel* présente ce résumé :

Le mouvement en avant s'est opéré sur toute la ligne et avec le plus grand succès.

Le général de division Bazaine se trouvait à Perote, petite ville placée au-dessus des montagnes et qui peut être considérée comme le point de jonction des deux routes qui conduisent de la Vera-Cruz à Puebla, par Orizaba et Jalapa.

Le général de Bertier a quitté cette dernière ville et a opéré sa jonction à Perote, avec la division du général Bazaine. Cette division est, jusqu'à nouvel ordre, ainsi composée : le 3e régiment de zouaves, le 7e bataillon de chasseurs à pied, le 51e et le 52e de ligne, un escadron de chasseurs à cheval et deux batteries d'artillerie.

En se rendant de Jalapa à Perote, le général de Bertier et le 3e zouaves ont été forcés de déloger l'ennemi du col de Las-Vegas et de le chasser ensuite de Saint-Léon. Ces deux combats nous ont coûté deux tués et sept blessés. Malheureusement, le capitaine d'état-major Fourguet est une de ces deux victimes.

Les Mexicains, trois ou quatre fois plus nombreux que nous, et protégés par des remparts et des ouvrages de toutes sortes préparés de longue main, n'ont pu cependant résister un seul instant à l'élan de nos troupes. Ils ont fui dans les montagnes.

Dans les premiers jours de janvier, trois compagnies du 62e de ligne avaient été envoyees de Jalapa à Puente-Nacional, où se trouvaient quelques compagnies du 3e zouaves pour les aider à traverser les lignes de guérillas et regagner le corps d'armée. Entre le Rio del Plan et le Cerro-Gordo, elles se heurtèrent inopinément à un gros de 1,000 partisans que commandait un célèbre chef, don Ramond Diaz. Aussitôt la charge sonne et les trois compagnies se précipitent sur l'ennemi. Les Mexicains sont culbutés dans la plaine, et, saisis de vertige, fuient dans toutes les directions. Cet engagement leur a coûté 50 morts et plus de 100 blessés.

Le général Douay et le colonel L'Hériller sont avec les troupes d'avant-garde à Quecholac, à mi-chemin entre Orizaba et la Puebla. Aucun incident nouveau ne s'est produit de ce côté ; il y a toujours abondance de vivres dans nos camps, tandis que l'ennemi et les habitants de Puebla se trouvent déjà fortement rationnés.

Le général Forey, les généraux Neigre et de Mirandol sont toujours avec le gros de l'armée à Orizaba. Le commandant en chef veut voir son armée largement approvisionnée, avant de reprendre l'offensive définitivement.

Nous apprenons aussi que les deux points de la côte qui avaient été occupés, Alvarado et Tampico, le dernier a été évacué d'ordre, dit-on, du général en chef qui veut avoir sous la main, au moment décisif, toutes les forces dont il peut disposer.

Les troupes qui occupaient Tampico sont donc rentrées à la Vera-Cruz.

D'après les nouvelles des Antilles, en date du 28 janvier, apportées par la *Louisiane*, nous apprenons que la frégate la *Guerrière*, venant de la Nouvelle Orléans, a mouillé sur la rade de la Basse-Terre le 11 janvier. Le contre-amiral Reynaud, commandant en chef la division des Antilles, a son pavillon sur ce bâtiment.

Le vaisseau le *Tauriville*, parti de la rade de Sacrificios le 20 décembre, a mouillé en rade de la Basse-Terre le 15 janvier. Ce bâtiment a touché le 29 décembre à Santiago de-Cuba, et y a renouvelé sa provision de charbon. Il a dépos· à la Martinique un certain nombre de prisonniers mexicains ; le 14 janvier, il s'est rendu aux Saintes pour remettre à la *Normandie* des provisions d'eau douce.

La *France* a reçu, de son côté, des correspondances qui constatent que les travaux du chemin de fer de la Vera Cruz etaient poussés avec une grande activite. Au 1er mai, la voie ferree devait être livree à la circulation sur une longueur de 70 kilomètres, ce qui sera un grand bienfait pour le pays.

On avait appris avec satisfaction l'envoi d'un bataillon de soldats noirs, mis à la disposition de la France par le vice-roi d'Egypte, pour former la garnison de la Vera-Cruz et soulager ainsi nos troupes.

Le *Constitutionnel* fait observer qu'il est à presumer qu'on n'arrivera devant Puebla que du 15 au 20 février, et que les nouvelles authentiques de la prise de la ville ne parviendront en France qu'au commencement d'avril.

Ainsi tombent d'eux-mêmes les bruits fâcheux trop complaisamment propages par certaines feuilles etrangères.

Les journaux et les lettres de la Havane du 15 janvier, dit un telegramme de Madrid, dementent l'echec des Français pres de Peubla et declarent que la correspondance qui donnait cette nouvelle n'est qu'un tissu de mensonges.

Égypte.

Une lettre d'Egypte adressée à la *Gazette de France* rapporte le fait suivant :

Un Français, employé au canal de l'isthme de Suez, le capitaine Conseil, se trouvant à cheval sur une route hors d'Alexandrie, rencontra des centaines d'Arabes et de soldats du vice-roi, qui le jetèrent à bas, le rouèrent de coups, le lièrent par une corde et le traînèrent pour le précipiter à la mer. Le fanatisme musulman se reveillait, et on entendait les Arabes vociférer : « Mort aux chrétiens ! Le pacha » qui protegeait les chrétiens est mort; » nous avons maintenant un pacha Turc ! »

Heureusement, le consul de France, M. de Beauval intervint à temps, et deploya en cette circonstance une rare energie. Il fit delivrer la victime, et reclama dans les vingt-quatre heures la degradation publique de l'officier et des soldats, auteurs de l'attentat, menaçant de faire debarquer des compagnies de marins français.

L'autorité egyptienne accueillit d'abord cette demande, puis hesita à l'executer. Enfin, après une nouvelle sommation du consul, justice a été faite. Les coupables ont été solennellement degrades, le 2 février en presence de toute la population, et envoyes dans le Soudan, d'où l'on revient aussi difficilement que de la Siberie.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture.	le 13	le 14	hausse	baisse
3 % ancien. .	70.35	70.60	» 25	» »
4 1/2 au compt.	99.00	99.25	» 25	» »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches telegraphiques suivantes :

Marseille, 13 février.

Des lettres d'Alexandrie, datees du 2 février, annoncent que depuis deux jours quinze cas d'agression de Musulmans contre des Europeens se sont presentes.

Le premier de ce mois, des soldats, en marche dans une des rues d'Alexandrie, ont renversé un Français, nomme Conseil, employe à Suez, qui se trouvait à cheval. Il a ete terrasse, frappe à coups de crosse et de batons, par suite desquels il est blesse. On a voulu traîner la victime à la mer, une corde au cou.

M. de Beauval, consul de France, est accouru et l'a delivré.

Le consul a demandé une satisfaction dans 24 heures. Cette demande a ete appuyee par tous les consuls. M. de Beauval a amene son pavillon.

Le pacha a ordonné que les coupables seraient conduits garrottes au consulat français et ensuite aux galeres.

Le 3 février, les principaux agresseurs seraient bâtonnes publiquement.

Londres. 13 février.

L'*Agence Reuter* a des nouvelles de New-York du 31 janvier, d'après lesquelles le *Richmond Dispotcher* dit que le Sud aimerait mieux devenir colonie anglaise ou française que de rentrer dans l'Union.

Berlin, 13 février.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* dement l'assertion de quelques journaux, d'après lesquels le gouvernement aurait fait des demarches pour negocier un emprunt, ou qu'il se propose de realiser ce projet.

Un emissaire polonais, porteur d'un ordre ouvert du comite revolutionnaire, a ete arrete dans la Prusse occidentale. Dans la province de Silesie, plusieurs de ces individus sont tombes entre les mains de l'autorite.

La *Gazette de la Croix* assure que la presence du general Bariatinski dans cette ville n'a nullement trait aux negociations relatives à l'insurrection polonaise.

Ce journal croit savoir, en outre, qu'en vertu de la convention conclue avec la Russie, les troupes russes seront transportees par les chemins de fer prussiens.

Berlin, 13 février.

La *Gazette du Nord* dit que si l'Angleterre et la France fesaient des demarches, afin d'empêcher une intervention pouvant devenir necessaire en Pologne, la Prusse pourrait bien n'en pas tenir compte. La question polonaise, dit ce journal, exige l'accord de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie, et leurs rapports deviendraient encore plus intimes si la politique etrangère tentait de s'y opposer.

Saint-Pétersbourg, 13 février.

On écrit de Kiew que 2,000 insurgés ont occupe la ville de Dubienka, frontière de Wolynie.

Berlin, 13 février.

La *Gazette de Breslau* publie le telegramme suivant en date de Gleiwitz, 13 février, 9 heures du matin :

« Les soldats russes qui avaient été conduits ici viennent de partir, avec armes et bagages, precedes du corps d'officiers de la garnison prussienne et de la musique militaire. Ils se rendent, par Lublinitz, à Czenstochau, avec une escorte de lanciers. »

Vienne, 13 février.

Une ordonnance du ministre des finances, publiee dans la feuille officielle, défend l'exportation en Russie et dans les provinces polonaises de la Russie, d'armes et de munitions ou d'objets servant à la fabrication d'armes et de munitions.

Lemberg, 12 février.

Les nouvelles publiees sur la rencontre des troupes russes avec le corps d'insurgés commande par Langiewicz, ont exagerés les pertes que ce dernier a subies. Le corps principal de Langewiez se trouve dans les montagnes de Krgyz.

Le bruit court que les insurgés ont repris Wengrow.

On mande de Varsovie, le 12, que les insurges ont eu, dans l'affaire de Zawichost et de Sandomir, cent morts et trente-deux prisonniers. Frankowski se trouverait parmi ces derniers.

Berlin, 13 février.

Des lettres de Varsovie annoncent que le comte Strajnowski, à la tête de 3.000 insurges vient de proclamer à Rawa un gouvernement provisoire.

On annonce, en outre, la retraite du general Ramsay et de l'aide-de-camp de l'empereur, baron de Korf, à cause des differends survenus entre ces deux personnages et le marquis Wielopolski. Le général Kryzanowsky remplacerait le général Ramsay.

La ville de Lowiez est en proie à l'incendie ; ce sont les troupes russes qui y ont mis le feu.

New-York, 31 janvier.

Le *Richmond Dispatch* publie une adresse aux democrates conservateurs du Nord, afin de faire cesser leur illusion que le Sud ne pourrait jamais rentrer dans l'Union, même dans le cas où le Nord permettrait au Sud de rediger une nouvelle Constitution qui lui donnerait toutes les garanties possibles ; le Sud preférerait le gouvernement de l'Angleterre ou de la France à un retour à l'unite.

La *Tribune*, de New-York, veut que le gouvernement fasse une guerre serieuse, et s'il n'y a pas espoir d'arriver à vaincre le Sud, le peuple desire savoir si le gouvernement est incapable de conclure la paix.

Le *New-York Hérald* et le *Times* sont d'avis qu'il faut continuer la guerre jusqu'à ce que l'Union soit retablie.

Cracovie. 13 février.

Le *Czas* d'aujourd'hui annonce que la ville de Wowtschock a ete de nouveau occupee par les insurges. Il ajoute que 5.000 insurges, sous le commandement de Langiewicz, sont réunis à Slupei et à Wochock, et qu'un nouveau combat doit avoir eu lieu dans cet endroit.

CHRONIQUE LOCALE ET DEPARTEMENTALE.

CONSEIL MUNICIPAL DE ROUBAIX

Résumé de la séance du 13 février 1863.

Membres présents : MM. Ernoult-Bayart, maire ; Julien Lagache, Constantin Descat et Renaux-Lemerre, adjoints ; Guillaume Lefebvre, Pierre Lepers, Louis Watine, Edouard Hannart, Dellebecq-Desfontaines, Motte-Bossut, Edouard Delattre, François Dathoit, Auguste Duriez, Denis Salembier, Pierre Parent, Delerue-Dazin, Achille Wibaux, Dubar-Delespaul, François Frasez, Henri Ternynck, Edouard Debuchy, J.-B. Ferret, Henri Desobrie, A. Mimerel fils, Charles Bourbier, Achille Dewarlez, conseillers.

Absents : MM. Tiers Bonte, César Piat, Henri Delattre.

1. Presentation du plan de la ville actuelle dont l'examen est renvoye à une commission chargee de proposer les modifications à faire aux anciens alignements et au trace des nouvelles rues. Commissaires nommes MM. Ternynck, Parent, Dellebecq-Desfontaines, Hannart, Mimerel, Duthois et Wibaux.

2. Proposition d'elargissement de la rue du Bois, renvoyee à la même commission.

3. Vote d'un credit pour l'achèvement de l'aqueduc et le remaniement du pavage de la rue Neuve du Fontenoy.

4. Credit supplementaire pour honoraires d'architectes, sur les travaux executes à l'economie, en 1862.

5. Vote d'un credit pour réparations à faire à l'horloge et au carillon de l'eglise St-Martin.

6. Projet d'agrandissement de la gare, renvoye à l'examen d'une commission composee de MM. Dewarlez, Duthois et Ternynck.

7. Avis à donner sur un projet d'échange de propriete entre l'hospice et MM. Alexandre et Henri Dervaux ; ajourné à la prochaine seance.

8. Vote d'un crédit pour les frais de pavage et d'aqueduc du prolongement de la rue du Nouveau-Monde.

9. Subside accorde pour la publication du 4e volume de l'histoire de Roubaix.

10. Supplement pour les dépenses de la Condition publique.

11. Achat de deux nouvelles pompes à incendie et de 300 seaux.

12. Adoption d'un tarif de rétribution pour depôt provisoire des corps dans la chapelle du cimetière.

MAIRIE DE ROUBAIX.

Mise en recouvrement du rôle des contributions personnelle, mobilière et de celui des patentes pour l'année 1863.

Le Maire de la ville de Roubaix prévient ses concitoyens qu'à dater de ce jour, le rôle des Contributions personnelle, mobilière et celui des patentes est en recouvrement, et qu'il s'élève en principal et centimes additionnels,

SAVOIR :

1° La Contribution personnelle et mobilière à la somme de	85,218 fr. 93
2° La Contribution des patentes à la somme de. .	338,718 » 47
3° Frais d'avertissement	176 » 80
TOTAL : Quatre cent vingt-quatre mille cent quatorze francs vingt centimes . .	424,114 fr. 20

Les Contributions directes sont exigibles par douzième. Les proprietaires et principaux locataires des maisons sont tenus, un mois avant le demenagement de leurs locataires ou sous-locataires, de se faire representer les quittances de leurs Contributions, à peine d'en demeurer responsables. En cas de refus de la part du locataire ou du sous-locataire de produire les quittances demandees, le proprietaire ou principal locataire doit immediatement en prevenir le Percepteur et retirer de lui une reconnaissance, par ecrit, de cet avertissement. En cas de demenagement furtif, pareil avis doit être donne dans les trois jours au Percepteur. Les demandes en decharge ou reduction doivent être presentees dans les trois mois de la publication des rôles, et les demandes en remises ou moderations pour pertes occasionnees par des evenements extraordinaires, dans les quinze jours qui suivent ces evenements. Toute reclamation à laquelle ne seraient pas joints l'extrait du rôle et la quittance des termes echus ne sera pas admise. Celles qui auront pour objet une cote en-dessous de trente francs ne seront pas assujeties au droit du timbre.

Fait à la Mairie de Roubaix, le 14 février 1863. ERNOULT-BAYART.

VILLE DE ROUBAIX.

Extrait du Registre des Actes administratifs du Maire.

Masques et Déguisements.

Nous, Maire de la ville de Roubaix,

Vu les lois du 26-24 Août 1790, sur les attributions municipales, et celle du 18 Juillet 1837;

Considerant que la circulation, en public, des individus deguises ou masqués, au-delà du temps où ce genre de divertissement est ordinairement tolére, offre de graves inconvénients sous le rapport de la morale et de la decence ;

ARRÊTONS :

ARTICLE 1er. — Il demeure interdit de circuler dans les rues, le MERCREDI DES CENDRES, après huit heures du matin, soit avec un masque sur la figure, soit sous un déguisement.

---

tale, et qu'ils y vivaient de sa petite pension et de son violon.

Klinting adressa donc au pasteur de l'endroit une lettre par laquelle il lui demandait tous les renseignements possibles sur son frere et sur sa nièce, en le priant avec instance de ne leur en rien dire qu'il ne leur eût écrit lui même.

La reponse qu'il reçut fit une blessure très-profonde à son cœur comme à sa fierté, en lui apprenant que le musicien était dans une position deplorable, et que sa fille, qu'il avait amenee belle, aimable et innocente, avait été victime de la séduction d'un jeune homme ; que depuis lors, pourtant, on n'avait plus rien entendu dire de deshonorant pour elle; qu'elle semblait ne vivre que pour soigner son père aveugle ; qu'elle pleurait son enfant mort en bas-âge avec une douleur si sincère, et qu'elle montrait un repentir si vrai de sa faute, que jamais elle n'y retomberait, le pasteur en etait convaincu.

Le vieillard, vivement affecté, se mit à aller et venir dans la pièce, la lettre à la main. Il vivait, il est vrai, dans sa retraite, loin du cercle de ses amis d'autrefois, mais il ne voulait pas que le peu de connaissances qu'il avait dans la contrée eussent jamais le moindre vent d'un événement pareil, qui aurait pu faire tache sur sa vie, jusque là pure aux yeux du monde. La plus grande prudence était donc nécessaire; neanmoins, il esperait mener l'affaire à bonne fin, avec l'aide du brave pasteur qui se montrait tout devoue, et approuvait de tous points ses motifs et son plan.

Il écrivit, par le retour du courrier, au pasteur et a son frere. Nous avons ete témoins de l'impression que sa lettre produisit sur le pauvre musicien. Ne s'imaginant pas que la maladie de ce dernier était mortelle, son aîné, après avoir exprime brièvement son repentir d'avoir oublie si longtemps ses devoirs fraternels, l'engageait à se rendre chez lui avec Edith. Mais leur depart, ajoutait-il, devait s'effectuer avec une extrême discretion, suivant les dispositions du pasteur, afin que personne ne pût soupçonner quelle route ils auraient prise; car, en consideration du triste evenement arrive à sa nièce, et pour d'autres raisons encore, il ne voulait rien laisser transpirer du passé, ni dans sa résidence actuelle, ni dans sa ville natale.

La lettre etait conçue d'ailleurs dans les termes les plus affectueux que le vieux celibataire avait pu trouver dans son cœur à demi desseche, et elle produisit sur le père et sur la fille l'effet d'un message celeste.

Le soir du même jour, le pasteur vint et promit au vieillard, aveugle et moribond, de prendre soin du voyage de sa fille et de veiller au stricte accomplissement des desirs de son frère.

Et il tint parole. Il fit conduire Edith, par une personne sûre, jusqu'à huit milles de la propriete de Klinting. Avec quels sentimens de reconnaissance elle monta dans la voiture que le vieillard avait envoyee à sa rencontre, et avec quelle ferveur elle demanda au Tout-Puissant la grâce de gagner l'amour et la confiance de son vieil oncle !

A mesure qu'elle avançait, son inquiétude allait croissant. La voiture traversa avec rapidite des bois epais, gravit et descendit de hautes montagnes; enfin au fond d'une belle vallee, apparut aux yeux d'Edith son futur sejour, Skogeborg, dore par les rayons du soleil couchant.

La beaute de ce site, jointe à sa puissante émotion, produisirent sur elle l'impression la plus profonde. La voiture s'arrêta au pied de l'escalier en pierre; un homme d'une taille elevee, aux traits encore assez beaux, quoique un peu anguleux, vint recevoir Edith, lui offrit la main et la conduisit au salon.

A peine y fut elle entree qu'elle se jeta à ses genoux, appuya son visage inonde de larmes sur la main de son oncle — car c'etait lui — et le pria, dans un langage simple, mais touchant, de donner sa benediction à une pauvre orpheline, coupable et repentante, qui implorait son affection paternelle.

Cette humilité, cet aveu de sa faute si franc, si pur et si simple, plurent au vieillard ; il la pressa sur son cœur et lui dit d'une voix etouffee par une profonde emotion :

« Dieu punisse le mauvais sujet qui t'a ravi le repos ! Je veux ignorer son nom et ne jamais entendre parler de lui ; mais je vais te faire une promesse que je tiendrai: tu seras ma fille, ma fille cherie, et par ce baiser paternel, je te donne ma benediction et l'assurance que tu trouves aujourd'hui des foyers qui seront toujours les tiens; efforce-toi d'y conquerir la paix du cœur, et compte que ma maison te mettra à l'abri de toute persecution. »

Edith accueillit avec autant de joie que d'attendrissement cette preuve sincère de la bienveillance de son oncle, et la promesse qu'elle se fit à elle-même d'être toujours digne de sa bonté, ne fut pas moins sacree que celle qu'elle venait de recevoir.

L'effusion de leurs sentiments un peu calmee, Klinting exprima le desir qu'elle se considerât desormais comme au début d'une vie nouvelle. « Nous oublierons le passé, dit-il, nous n'y ferons pas la moindre allusion, et tu vivras ici selon les exigences de ma fortune et du cercle de mes connaissances. »

Edith fut bientôt au fait des occupations du menage. Les journees s'ecoulaient au milieu des travaux divers, et les soirees n'etaient plus solitaires pour Klinting.

Tandis qu'il se reposait sur le sopha, Edith mêlait sa voix harmonieuse aux sons de la guitare : c'etait une jouissance aussi neuve que delicieuse pour lui, qui n'avait pas connu jusque-là la merveilleuse puissance de la musique sur les sens et sur le cœur. Quand elle deposait sa guitare pour faire une lecture à haute voix — elle lisait fort bien, ayant ete habituée à le faire souvent pour son père aveugle — son organe si flatteur le plongeait dans une si douce quietude qu'il etait alors content de lui et de tout l'univers.

Combien elle remerciait en secret le noble Hermann, qui ne s'était pas borné à cultiver en elle les faibles connaissances qu'elle tenait de son père, mais qui avait surtout eveille dans son esprit tout un monde d'idees nouvelles qui allaient se developpant de jour en jour.

Edith avait rencontre, parmi les personnes du voisinage que frequentait son oncle, quelques gens ayant de l'instruction et du goût, vers qui elle se sentait attirée. Le talent de n'être déplacée nulle part, pas plus dans la haute societé que dans les classes moyennes ou dans la vie domestique — le tact, en un mot, — est innee ou ne s'acquiert que par l'instruction, l'education et l'habitude. Le plus souvent, il est le resultat de ces dernières, et Edith le posseda bientôt à un très-haut degré, quoique personne ne lui eût enseigne les usages du monde.

Après trois ans d'une vie calme et heureuse avec sa nièce, Klinting eut tout-à-coup l'idee de faire un voyage. Il n'avait jamais vu Stockholm, et il resolut de se donner ce plaisir ainsi qu'à Edith, qui lui était si chère. Prendre une resolution et l'executer n'etait qu'un chez lui ; aussi quinze jours ne s'etaient pas ecoulés qu'ils montaient tous deux en voiture, et bientôt Stockholm et ses délicieux environs se presentaient à leurs regards ravis, sous un gai et splendide soleil. Ils y sejournèrent quelque temps ; la veille de leur depart, ils allèrent au théâtre du Parc, et là, le lecteur se le rappelle, Hermann se trouva place derrière eux.

Comment dépeindre les sentiments qui assaillirent en foule le cœur d'Edith quand elle revit cet ami si venere, auquel l'attachaient les liens toujours vivaces du souvenir ? Son sang bouillonnait et se glaçait tour à tour dans ses veines. Elle aurait donne sa vie pour une heure de tête à tête avec Hermann ; mais le repos de son oncle tant aimé lui était plus cher que le sien propre. N'etait-ce pas ce dernier qui l'avait reconciliee avec la vie au moment où elle ne souhaitait plus que la mort ? Ne lui devait-elle pas maintenant le sacrifice de son plus vif desir ? Elle n'hesita pas, car elle savait que le souvenir de ce temps, qu'il semblait avoir complètement oublie, lui causerait la plus pénible émotion et ferait une douloureuse blessure à son cœur, qui n'etait pas sans fierté.

Mme ÉMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro).